

STÉPHANIE HURTUBISE

LA
ZONE

LES PORTEURS DU POUVOIR

ÉDITIONS
MICHEL
QUINTIN



Prologue

Edwin Robi traînait au lit. Ses bras pâles croisés derrière sa tête blanche, il avait rabaissé ses paupières sur ses iris roses pour repenser à ses dernières aventures. Sept jours des grandes vacances s'étaient écoulés. Quelle fantastique semaine, même si elle avait mal commencé ! Car Edwin qui avait toujours choisi le contenu de ses songes et maîtrisé leur déroulement avait soudain perdu son emprise sur eux quand des rebelles du pays des rêves s'étaient mis à le pourchasser et à le terroriser.

Heureusement, tout s'était bien terminé avec leur arrestation, quelques heures plus tôt, une opération à laquelle il avait apporté son concours très positif. Il avait de quoi être fier de lui. En plus de retrouver un sommeil serein, il avait contribué à mettre un terme à l'épidémie de cauchemars qui faisait chaque nuit un

grand nombre de victimes, et ce, partout sur la Terre.

Ces dernières nuits, Edwin avait effectué tant de merveilleuses découvertes ! La plus surprenante avait été d'apprendre que la *Zone onirique* existait vraiment et que ses habitants, les *Oneiros*, veillaient au bon déroulement des songes. Il sourit en songeant à ses nouveaux amis, ceux avec qui il avait visité la capitale, *Zoneira*, et arrêté les *maldors* qui plongeaient les dormeurs dans des cauchemars. Il y avait Chape Doëgne, son ange gardien, la damoiselle Aix Nocturn, une compagne d'aventures à la fois charmante et déterminée, Peccadille Bagatelle, le ballon de plage multicolore et le chien Ardor Kerber, enjoué et facétieux.

La veille, Edwin, qui avait appris comment différencier les individus des quatre dynasties oneiras, avait transmis ses connaissances à Balthazar. Chez les *Oneiros*, les *éléons* étaient des humanoïdes à la chair normalement translucide qui se muient en humains. Les *activinertiens* figuraient des objets qu'ils animaient, les *végimaux* représentaient des végétaux ou des animaux et les *sortilégeois* incarnaient des créatures fantastiques.

Ces êtres pouvaient se métamorphoser à leur guise, dans les limites imposées par leur dynastie respective, ce qui était bien pratique.

Une minorité d'Oneiros étaient des *aiguilleurs* ; leur fonction consistait à aiguiller le trafic des esprits endormis, c'est-à-dire à les répartir dans les scènes où se déroulaient les rêves. La majorité, cependant, étaient des *acteurs* qui jouaient des rôles dans les songes. Chacun était fier de remplir ses fonctions auprès des rêveurs, sauf cinq, qui s'étaient révoltés dernièrement. Ces rebelles, qui se désignaient eux-mêmes comme les maldors, ne voulaient plus faire les pitres dans les rêves des humains. Ils avaient donc entrepris de « semer le cauchemar », persuadés que les hommes trouveraient le moyen de ne plus venir hanter la Zone.

Edwin avait contrarié leur plan en s'emparant du *gobeur* de cristal doré dont ils se servaient pour séquestrer les *sphéroides*, ces étoiles oniriques qui permettaient aux rêveurs de maîtriser leurs songes et d'en atténuer le côté désagréable. Mais les maldors l'avaient pourchassé ; ils s'en étaient même pris à son ami Bou et à la petite sœur de ce dernier, Melchia. Ils les avaient harcelés et terrorisés sans cesse jusqu'à ce qu'Edwin se résigne à leur rendre le cube.

Dès lors, les astres s'étaient mis à disparaître et les cauchemars à se multiplier. Avec sa faculté de se rappeler ses rêves avec précision,

Edwin était probablement le seul à pouvoir reconnaître ses assaillants. Les dirigeants oniriques lui avaient donc demandé son aide pour les identifier. Car, bien que les Oneiros puissent modifier leur apparence à volonté, on pouvait les reconnaître grâce à leurs marques de naissances et à leurs cicatrices.

Hier, après avoir compris les particularités propres à chaque dynastie oneira, Bou avait aidé Edwin à dresser la liste des caractéristiques des cinq maldors. Et, cette nuit, son sommeil avait été marqué par tant d'événements qu'il lui tardait justement de revoir son ami pour tout lui raconter.

Il avait rapporté aux *sagesonges* et aux *gardiens-aiguilleurs* les signes distinctifs des maldors, ce qui avait permis d'identifier l'activinertienne Ilya Unmachin ainsi que la végimale Terribelle Angoisse, et d'orienter les soupçons sur quatre autres individus, trois sortilégeois dont l'un était gardien, ainsi qu'un éléon qui s'avéra le *doyen-aiguilleur*. Certains de ces êtres étaient bientôt devenus furtifs, de sorte que les *dynamappes* ne pouvaient les voir et les identifier. C'était bien là la preuve qu'il s'agissait de maldors.

Puisqu'ils pouvaient déjouer les détecteurs, il fallait les repérer *de visu*. Edwin qui savait les reconnaître s'était joint aux recherches,

faisant équipe avec Aix, Ardor et Peccadille. On n'avait pas tardé à découvrir que le sortilégeois était nul autre que le gardien-aiguilleur Perfi Détorve. Quant aux deux derniers maldors, on se perdait en conjectures sur leur identité, mais on soupçonnait fort le grand-père d'Aix d'en être un, puisqu'il avait disparu des dynamappes. Choquée et incroyante, Aix en avait fait tout un plat.

Restait à arrêter tout ce beau monde. Mais on avait pu compter sur les pouvoirs surprenants du damoiseau Edwin et de la damoiselle Aix. Chacun d'eux s'était surpassé pour appréhender le premier, Ilya Unmachin, la seconde, Terribelle Angoisse. Aix avait même mis la main sur le gobe-sphéroles.

Pour récupérer l'objet qui leur donnait tant de pouvoir sur les rêveurs, les autres maldors s'étaient livrés à tour de rôle. Mais le cube de cristal avait finalement été détruit, ce qui avait réduit à néant les espoirs des traîtres qui avaient ensuite été conduits en *prison*. «Oui, la pandémie de cauchemars est bel et bien terminée, enfin!» se disait Edwin

Sa porte s'ouvrit soudain. Une tête brune aux cheveux en pagaille surmontée d'une étoile de mèches blondes et drues se montra et le tira de sa rêverie. C'était son grand ami

qui faisait irruption dans sa chambre, l'air fort préoccupé.

— Ouf! Tu ne dors plus! dit Balthazar Canier en entrant en coup de vent.

Bien que content de le retrouver, Edwin n'en était pas moins étonné. Non pas qu'il fût surprenant que son copain fit irruption chez lui. Ils passaient tant de temps l'un chez l'autre qu'ils étaient chez eux dans les deux maisons. Mais que Bou se soit levé de si bonne heure un dimanche, lui qui aimait tant paresser au lit, c'était plutôt inusité. Et, ce qui le stupéfiait davantage, ce qui l'inquiétait, même, c'était qu'il semblait affolé.

— Qu'est-ce qui se passe? demanda Edwin en bondissant hors du lit.

— Mon père a été attaqué par les maldors! répondit Balthazar.

Le cœur d'Edwin s'affola. « C'est impossible, puisqu'ils sont en prison! » se dit-il. Cette pensée le rassura illico. Il commanda à Bou de se calmer et lui demanda quand c'était arrivé. Il apprit que Gaspar Canier s'était réveillé en hurlant il y avait environ quinze minutes.

— Les maldors étaient déjà tous emprisonnés, dit Edwin. Ce ne sont pas eux.

— Papa vient pourtant de vivre la pire horreur...

— A-t-il vu une des cinq créatures que nous avons dépeintes?

— Je l'ignore.

— A-t-il été paralysé par une lumière orange?

— Il ne m'en a pas parlé... Mais, écoute, il n'y a pas que lui: un article paru sur la cyberpresse ce matin indique qu'une personne sur dix a encore été victime de l'épidémie de cauchemars ces vingt-quatre dernières heures... Presque la moitié de la population a été atteinte depuis quatre jours. Ça se poursuit, Eddie!

— Calme-toi! Tout est fini! Les maldors ont été arrêtés!

— Mais...

Edwin leva les mains et ferma ses yeux. Bou se tut. «Il doit y avoir une explication... songea l'albinos. Depuis jeudi, les cauchemars sont principalement dus aux *porches-brume* que les maldors ont aspergés d'essence de peur. Les dormeurs qui accèdent à la Zone onirique par une ouverture contaminée s'imprègnent de mauvaise humeur et plongent dans un mauvais rêve. L'effet du dernier épandage se fait toujours sentir et il ne sera complètement dissipé que demain.» Edwin expliqua ça à Bou, qui parut enfin rassuré.

— Il n’y a aucun risque que les maldors s’échappent? s’enquit-il.

— Les sagesonges disent qu’il est impossible de s’enfuir du centre de détention onirique. Les maldors resteront donc isolés dans leurs profondes fosses au moins un siècle.

— La pandémie est donc finie! Nom d’une restauration de système! Je suis si content!

— Il s’est passé tant de choses cette nuit! J’en ai beaucoup à te raconter!

— J’ai hâte de les entendre! Prépare-toi vite, je vais t’attendre en bas.

1

Le berger et la bête

Lucas Thomas cueillit une motte de terre avec sa crosse au manche allongé et la catapulta sur le postérieur de la brebis qui s'était éloignée. La fautive s'empressa de rejoindre les autres. Le jeune garçon était ravi de son premier emploi d'été qui lui laissait tout le loisir de rêvasser : il était gardien de moutons.

Dans la région accidentée de Midi-Pyrénées, il n'y avait nul besoin de cabane pour s'abriter du soleil, car les grottes étaient nombreuses. Celle qu'il avait choisie pouvait l'accueillir avec son chien et était assez élevée pour qu'il voie non seulement le pâturage, mais aussi les champs voisins, son village à flanc de montagne et la rivière qui serpentait au fond de la vallée.

— On est bien, ici, hein Chip !

L'animal couché à côté de lui grogna. Surpris, Lucas se tourna. Et il se figea. Cette bête n'était pas son copain ! Là où somnolait le berger allemand quelques instants auparavant se trouvait un de ces affreux chiens sauvages qui décimaient les troupeaux. Lucas bondit sur ses pieds.

— Qu'as-tu fait à Chip, sale chien ? Va-t'en ! cria-t-il en fouettant l'air avec son bâton.

La bête avançait vers lui en grognant de plus belle. Il déguerpit et dévala la pente en s'appuyant sur le manche de sa houlette. Arrivé en bas, Lucas hésita : « Si je me mêle au troupeau, peut-être attaquera-t-il une brebis ? Ça me laisserait le temps de retourner au village... » Mais il se ravisa ; il y avait deux champs à traverser qui ne lui offriraient aucune protection si le prédateur le pourchassait. Il regarda de tous les côtés à la recherche d'une cachette et découvrit un panneau de bois encastré dans la falaise, orné d'un heurtoir métallique cruciforme.

Il n'avait jamais vu cette porte et il se réjouit de cette trouvaille. En trois enjambées, il l'atteignit et poussa. Mais rien ne bougea. « C'est verrouillé ! » songea-t-il en avisant le trou de la serrure à côté du heurtoir. Il se retourna vite et s'adossa à la porte. Le chien sauvage se rapprochait lentement. Lucas empoigna sa houlette

à deux mains et prit une position de défense. Ce faisant, il heurta la croix de fer qui tomba à ses pieds. « Ça me fera une arme de plus... » Il la ramassa par la branche supérieure qui se terminait par une boucle, mais il remarqua alors la forme dentelée de la longue branche inférieure. Il comprit qu'il ne s'agissait pas d'un heurtoir, mais d'une clé ! De la clé !

Avec des gestes lents et sans lâcher la bête des yeux, Lucas inséra le panneton dans la serrure et tourna. La porte s'ouvrit. Il s'empessa d'entrer et de la refermer derrière lui. Au dehors s'éleva un hurlement à glacer le sang.



Depuis combien de temps était-il enfermé là ? Une minute ? Une heure ? Lucas Thomas, le jeune berger, l'ignorait. Lui qui détestait l'obscurité ! Mais au moins était-il à l'abri. Après le terrible hurlement, il n'avait plus rien entendu. Tous les sens aux aguets, il attendait que le calme à l'extérieur de la grotte ait suffisamment perduré pour qu'il ait le courage de sortir. Mais comment savoir si le chien sauvage ne l'attendait pas de l'autre côté dans un silence sournois ?

Des griffes raclèrent soudain le sol. Lucas se raidit davantage, le duvet de ses bras se dressa

et son cou déjà couvert de sueurs froides se glaça. Car le bruit ne provenait pas du dehors mais de l'intérieur! Un claquement se fit entendre et des torches s'allumèrent.

Lucas vit avec horreur qu'il s'était jeté dans un abominable pétrin : une tête noire aux yeux luisants en amande, au museau allongé et aux grandes oreilles l'observait, mais ce n'était pas celle d'un chien sauvage. Et si c'était une tête d'apparence animale, ce n'était pas la tête d'un vrai animal. Devant lui se tenait une grande sculpture d'homme au corps rouge vêtu d'une toge, qui arborait une tête de chacal noir. La statue leva une main rigide, pointa un doigt raide sur Lucas et de sa tête dure émana une voix caverneuse :

— Rends-moi la croix Ânkh et le sceptre Ouas, profanateur!

Lucas était pétrifié d'effroi. En une enjambée, la créature fut devant lui. Elle lui prit brusquement la clé et lui enleva sa houlette, dont la base se fendit comme une patte de bouc, alors que la plaque concave fichée à son sommet se transformait en tête de chien. Le bâton de berger s'était mué en bâton de commandement. L'idole leva les deux symboles à bout de bras et s'exclama :

— Grâce à la clef d'éternité et au sceptre de puissance, j'établis la communication entre

le monde des vivants et celui des défunts. Je suis le juge des disparus, le protecteur des tombes et le gardien des secrets. Je suis Anubis, le dieu de la mort !

La tête de chacal se pencha et lui susurra à l'oreille :

— Je te pardonne cependant ton manque de respect, jeune Thomas, et je vais même te faire l'honneur de t'accompagner dans l'au-delà. Il y a toutefois une petite formalité à accomplir au préalable : c'est qu'avant de renaître à la vie éternelle il faut d'abord... mourir !

Le garçon était secoué par de violents tremblements. La divinité pointa son sceptre vers lui. Mais, dans un ultime spasme de frayeur, Lucas disparut.

Ce fut seulement quand il se réveilla dans sa grotte et qu'il vit Chip assoupi, les moutons paisibles et le soleil à son zénith que Lucas Thomas comprit qu'il s'était endormi et qu'il avait rêvé. Il venait de faire le pire cauchemar de sa vie.



Après avoir pris le petit-déjeuner avec Cécile et s'être occupés de la vaisselle, les garçons saluèrent la grand-maman et sortirent se

promener. Balthazar bombarda son ami de questions dès qu'ils furent sur le trottoir.

— Alors, dis-moi! Les caractéristiques que nous avons relevées chez les maldors ont-elles aidé les gentils Oneiros à les identifier? As-tu assisté à leur arrestation?

— Oh oui! J'en ai tellement à te raconter!

— Je t'écoute! lança Bou en frottant ses mains.

Edwin s'empressa de narrer les péripéties de cette dernière nuit. Il conclut en affirmant péremptoirement:

— Les cinq maldors sont enfermés et hors d'état de nuire!

— C'est *peta*-génial! s'exclama Balthazar.

— *Peta*? répéta Edwin en riant. C'est une nouvelle expression, ça?

— Oui. C'est la capacité du disque dur du nouveau serveur au labo de mon père: un *petaoctets*! Mille téraoctets! Un million de gigas! Mille millions de millions d'octets! Tu te rends compte?

Cette annonce qui aurait dû impressionner Edwin le rendit plutôt soucieux.

— Ils ont changé l'ordinateur central? Ne me dis pas que c'est à cause de notre intrusion...

Quatre jours plus tôt, Edwin et Bou avaient utilisé les appareils du laboratoire dirigé par

monsieur Canier afin d'étudier le gobeur qu'Edwin avait involontairement rapporté de son rêve. Ils avaient ainsi découvert que le cube doré était constitué d'un cristal inconnu, qu'il était creux et muni d'une paroi coulissante. Et que l'intérieur puait abominablement. Mais, tandis qu'ils l'étudiaient, Phantamar qui avait inexplicablement suivi leur trace dans la réalité avait coupé l'électricité et détraqué les appareils.

Bou devint grave et hocha la tête.

— Après la panne, le serveur n'a jamais redémarré; sa mémoire avait été supprimée, et même les partitions des disques durs! Mon père était hors de lui. Heureusement que j'ai effacé toutes traces de notre passage et qu'il ne sait pas que nous y sommes allés!

— Ma mère-grand! Toutes ces données perdues, c'est affreux! Et un nouveau serveur coûte si cher... Oh! je m'en veux!

— Calme-toi. Ils avaient les copies de sauvegarde et ils auraient pu se contenter de reformater le disque. Mais, tant qu'à tout réinitialiser, ils ont voulu faire une mise à niveau. Ce n'est cependant pas notre faute, Eddie; le coupable, c'est Phantamar! Et il ne faut pas regretter, si nous n'avions pas utilisé les ressources du laboratoire, nous n'aurions pas découvert que...

Edwin leva les mains et s'exclama :

— Oh non ! Tu ne vas pas encore me rebattre les oreilles avec ton *edbalium* !

— Mais non ! Je voulais juste dire que cela nous avait permis de savoir que le gobeur possédait une porte et que ses parois internes étaient enduites de sueur de peur.

Edwin admit qu'il avait raison. C'était grâce à ces découvertes qu'il avait eu l'idée d'ouvrir le gobeur dans la salle du conseil, heureux geste qui avait libéré toutes les sphéroïdes qu'il recelait. Dépités, Phantamar et Ilya Unmachin s'étaient rués sur le cube, qui était tombé et avait éclaté.

— Le gobe-sphéroïde est une perte totale. Les maldors croupissent dans de profonds *cachoneiros* et ils ne sortiront pas de prison de sitôt ! se réjouit Edwin. Phantamar et ses compères ne pourront plus faire de mal à personne, ni dans la Zone ni dans la réalité.

Les garçons allèrent se promener dans le Quartier Latin. Puisque les commerces étaient ouverts le dimanche, ils s'attendaient à trouver les rues bien animées, mais ils furent déçus. Comme c'était le cas depuis le début de la pandémie, l'affluence était faible et les rares passants semblaient épuisés et inquiets. Balthazar jeta un regard incertain à son ami qui le rassura.

— Les gens ont mal dormi à cause des relents d'essence de terreur qui empestent encore les porches-brume. Mais tout sera rentré dans l'ordre demain.

Plus loin, un homme attablé à la terrasse d'un café s'était endormi devant sa tasse toujours pleine. Comme ils le dépassaient, il se réveilla en criant :

— Éteignez cette lumière, par pitié, laissez-moi partir !

Bou lança un regard affolé à Edwin, qui le tranquillisa à nouveau.

— Il peut bien avoir rêvé qu'il était prisonnier d'une lumière sans qu'il s'agisse d'une attaque au *rayon-attractoir* ! Les journalistes ont tellement parlé de faisceaux paralysants ces derniers jours ! Toutes ces histoires finissent par marquer le subconscient des gens.

— Tu dois avoir raison...

Ils allèrent à la gare Centrale assister à l'arrivée et au départ de quelques trains. Ils mangèrent ensemble chez les Canier à midi, après quoi ils sortirent leurs patins à roulettes et musardèrent dans les rues tout l'après-midi.

— Je ne me coucherai pas tard, bredouilla Edwin en bâillant.

— Moi non plus, bafouilla Bou en l'imitant malgré lui.

— Je te souhaite de faire de beaux rêves !

— J'aimerais qu'ils soient aussi beaux que les tiens!

— Hé! Quand je reverrai mes amis, aimerais-tu que je leur demande de te faire visiter la Zone?

— Quelle question! Tu sais bien que c'est mon rêve le plus cher! C'est-à-dire le rêve que je veux faire... Enfin, je rêve de faire ce rêve... Ou plutôt...

— Suffit, j'ai compris! Dans ce cas, je te dis: à cette nuit... Si c'est possible.

— À tout à l'heure, souffla Bou plein d'espoir, mais sans trop y croire.